70.2.
Cac
FRC
2088

CONSIDÉRATIONS

SUR LA

DÉNONCIATION DE L'AGIOTAGE.

LETTRE

Au Comte DE MIRABEAU.

Iniquitates ſuæ capient ipſum ; improbum. Inquam iſtum, & funibus peccati ſui tenebitur. Ipſe morietur, & in abundantiâ ſtultitiæ ſuæ oberrabit.

Lib. Prov. cap. 5. è Bibl. tremelliâ.

Il ſera pris par ſes propres iniquités. Je dirai celui-ci mal-honnête homme, & il ſera entravé par les liens de ſon crime. Il diſparaîtra de la ſociété ; & l'excès même de ſa ſotte vanité l'écraſera.

Le 27 Mars 1787.

THE NEWBERRY
CHICAGO

CONSIDÉRATIONS

SUR LA

DÉNONCIATION DE L'AGIOTAGE.

Saisi d'indignation à la lecture de votre dernier ouvrage, je m'avance, Comte de Mirabeau, pour éclairer le public sur votre dénonciation, votre personne & vos manœuvres. Je ne puis souffrir plus long-tems qu'un scélérat, se couvrant, tour à tour des manteaux les plus sacrés, se fesant un égide des mots de vertu & patrie, ose s'imaginer qu'il fascinera les yeux des Français, & que votre effronterie puisse aller jusques-là que de prétendre à la couronne civique, lorsque l'honnête homme ne vous doit que des mépris, la patrie qu'une expulsion, les loix que des châtimens.

Le motif qui m'anime est l'amour de la vérité, le respect pour le Roi, & tout ce qu'il embrasse sous sa protection, la tendresse pour la patrie, la haine pour le méchant, le mépris pour tout ce qui est vil & corrompu.

Je ne suis ni agioteur, ni financier, ni capitaliste, ni courtisan, ni brouillon. En ce moment, je ne suis rien qu'un homme ; mais je le suis ; & plût au Ciel que vous pûssiez lire dans mes

yeux & ſur mon front toute l'horreur que vous m'inſpirez ; vous y verriez l'expreſſion du ſentiment univerſel & je n'aurais beſoin de rien dire.

Je cherche en vain dans votre livre les principes de la raiſon ; ceux de l'extravagance, qui en a quelquefois, n'y ſont même pas. Votre livre eſt abſolument ſans principes. Vous avez compilé, au gré de votre fureur, le menſonge, la déraiſon, les injures, la calomnie, des mots : enfin votre livre eſt le coup de déſeſpoir d'un frénétique qui n'a rien à perdre.

A défaut de principes, il faut donc que je m'en tienne à vos conſéquences, & que je leur oppoſe rapidement mes idées ſur les Emprunts, ſur l'Agiotage, ſur le bouleverſement que vous vous aviſés de prédire.

Prophête ridicule ! faux Elie ! Vendu aux corbeaux qui vous nourriſſent, n'attendez pas de moi, ſur l'Agiotage, de longs raiſonnemens entortillés, obſcurs, froids & frivoles, à la faveur deſquels je puiſſe, comme vous, faire faillir des calomnies ; je ne veux qu'expoſer mes principes pour établir mon droit de citoyen & me montrer vraiment citoyen en démaſquant un impoſteur, en déférant un traître à la ſociété, en montrant le Comte de Mirabeau tel qu'il eſt, en déchirant ſur vous-même cette robe d'inno-

cence dont vous avez dépouillé la vertu après l'avoir égorgée.

Vous êtes, sans contredit, le premier frondeur & le dernier politique qui ayez osé dire * que ç'avait été un mal de ne pas gréver le peuple d'un nouvel impôt accidentel. Quand vous parlez ainsi; est-ce un fou qu'il faut enfermer? est-ce un sacrilége qu'il faut lapider?

* Pages 72 & 73.

Oui, sans doute, les emprunts sont onéreux: mais s'ils pesent, l'impôt accidentel écrâse.

Que vous parlez bien de l'impôt en Cosmopolite errant qui n'en a jamais payé! ne cesserez-vous point de raisonner sur des choses qui ne doivent vous importer en rien? Homme mort, laissez parler le malade souffrant qui va être guéri.

Il est des vérités généralement connues sur l'impôt accidentel. Le Comte de Mirabeau est le seul à qui il faille les répéter.

Il est trois vices inhérens à l'impôt accidentel, qui triplent sa pesanteur spécifique: la difficulté de le lever, une fois qu'il est imposé, sa perception & son assise.

L'emprunt, (je le redis encore, onéreux par sa nature) est infiniment moins onéreux à l'État que l'impôt accidentel. Il n'a aucun de ses inconvénients. Les frais de perception, qu'aurait entraîné l'impôt, sont applicables au payement des intérêts de l'emprunt. L'emprunt ne nécessite

abſolument qu'une levée de la ſomme préciſe dont l'Etat a beſoin ; l'impôt la double. L'emprunt n'eſt ſubitement extrait que des mains des gens aiſés. L'impôt tombe d'autant plus ſur la partie ſouffrante des individus de l'Etat, qu'il eſt ſubit & preſſant. L'emprunt ne perd rien de ſon utilité, parce que la levée des deniers eſt prompte. L'impôt par la lenteur de la rentrée des deniers peut être préjudiciable au point de le renforcer pour le négocier avec les traitans. L'emprunt eſt bien en lui-même un impôt indirect, mais il ménage à la ſageſſe du Souverain le tems de choiſir la circonſtance favorable, où il puiſſe libérer la dette nationnale, par un impôt ſagement combiné, mûrement réfléchi, & par là même auſſi utile à l'Etat que l'impôt lui eut été funeſte. C'eſt ce qui arrive aujourd'hui.

Du moment qu'un emprunt a été néceſſaire, le commerce, le jeu des actions ont dû en découler indiſpenſablement.

Les compagnies à qui le gouvernement confie de vaſtes entrepriſes ; toutes les opérations qui néceſſitent de grandes miſes de fonds, néceſſitent les actions & par conſéquent l'Agiotage.

Il eſt vrai, Comte de Mirabeau que vous voulez renverſer toutes les entrepriſes, détruire

toutes les compagnies. Que ne voulez vous pas, pour qu'il n'y ait plus d'Agiotage ?

Vous avancez hardiment que l'agriculture & le commerce souffrent du jeu des actions. Qui vous l'a dit ? où sont vos preuves ? le seul fait que vous citiez, est la cherté de l'argent sur la Place de Lyon, que vous portez à huit pour cent. Vous mentez : il n'a jamais outrepassé le taux de six pour cent l'an, ou un demi pour cent pour trois mois. J'en atteste tous les Négocians plus croyables que vous. Le reste de la France est à l'instar de Lyon ; il n'y a d'argent cher dans le Royaume que celui qu'on vous prête.

L'Agiotage a ses abus comme ses avantages. Je n'entrerai point dans la discussion comparative des uns & des autres. Sur la foi qu'il faut ajoûter à tout ce que vous en dites, je renvoye le lecteur à votre traité de la caisse d'escompte, où, depuis la page 80 jusqu'à la page 124, vous avez exposé, assertion pour assertion, précisément le contraire de ce que vous avancez dans la dénonciation de l'Agiotage ; mais en termes si précis, si clairs & sur le même objet qu'il n'appartient qu'à l'effronterie la plus insigne de se jouer ainsi de la Nation.

Quand bien même vous n'auriez que des vérités à dire, quand bien même ce n'aurait pas été un outrage à la vérité de passer par

votre bouche, qu'était-il donc besoin, écrivain misérable & verbeux, prosateur emphatique & néologue, législateur ridicule, qu'était-il besoin de nous sonner en larges mots tout ce que vous dites ? a-t-on besoin de vous pour savoir qu'un nouveau subside délibéré & balancé par les plus sages de l'Etat, rejettera loin de nous la nécessité des emprunts ? & parce qu'on s'en occupe, vous venez dire qu'il faut s'en occuper ! soufleur de comédie qui vous intriguez pour ceux qui savent la piece mieux que vous, que votre travail est inutile ! pour grossir vos pages nouvelles, vous copiez vos anciennes, anciennement copiées de quelques autres ; chargé de paragraphes décousus, extraits de livres d'autrui, refondus dans un stile à prétention, vous entassez des mots extravagants, cherchez à loisir, des folies, des plagiats, du vent, & vous vous nous aportez cela comme la loi que Dieu même vient d'écrire sur la montagne où vous seul sans doute avez droit de monter.

Il n'est si borné, mais bon patriote qui ne sache, qui ne soit convaincu que l'impôt assis aujourd'hui avec prudence, justice & raison, n'aurait été, dans nos besoins accidentels, préféré à l'emprunt qu'avec déraison, imprudence & injustice ; que l'on impose actuellement pour

ne plus emprunter ; que la guerre, le tems des traités, eſt une fâcheuſe circonſtance pour exécuter ce qu'on exécute aujourd'hui ; que, puiſque les emprunts ſont faits, l'Agiotage eſt inévitable ; que lorſque les actions des emprunts ne ſeront plus, l'Agiotage ceſſera ; que ſi d'autres entrepriſes amenaient d'autres actions, le jeu qu'on en ferait ſera de jour en jour plus avantageux & moins nuiſible, parce que l'équilibre dans le jeu naîtra de l'expérience, & vous l'avez déjà dit vous même, dans le traité de la caiſſe d'eſcompte.

Quelle néceſſité y-a-t-il donc que le Comte de Mirabeau vienne cathéchiſer, là où ſes inſtructions ſont inutiles ? eſt-ce un beſoin chez lui d'imiter ces prédicants Eſpagnols, qui, la chaiſe ſous le bras, courent la ville, & vont de carfour en carfour débiter un galimathias toujours fardé du nom de Dieu, comme le Mirabeau placarde le ſien du mot de vertu, & ſans autre intention que de ramaſſer quelques maravédis, s'interrompent au milieu même de la période, du moment que la quête eſt finie.

Quelle extravagance à vous, Comte de Mirabeau, de nous annoncer le retour prochain des déſordres de la régence ! quel rapport égal y-a-t-il entre le jeu actuel des actions & celui des actions du Miſſiſſipi ? vous ne connoiſſez

point le ſiſtême de Law, ou vous ne connoiſſez point notre ſituation. Si vous les connaiſſez l'un & l'autre, vos allarmes ſont celles d'un fourbe qui crie au feu pour voler la maiſon.

Un ſyſtême qui tend à voler la Nation, à s'emparer de tout le numéraire, une Compagnie chimérique, dont les bénéfices éventuels, ſuppoſés immenſes, abuſent la France entiére; des milliers d'actions créés ſans bornes, un papier monnoie ſubſtitué tortionnairement aux eſpèces, un délire inconcevable qui ne peut trouver d'explication que dans la fourberie d'un Miniſtre intriguant & déſeſpéré; enfin, une banqueroute ſcandaleuſe & déſolante. Voilà, ſi je ne me trompe, le tableau ſuccinct de l'époque de Law; voilà l'eſpèce de malheur que nous annoncent vos prophéties. Je ne pouſſerai pas la complaiſance juſques à comparer notre ſituation à ce tableau. Mais il n'eſt pas d'homme doué d'un peu de ſens commun, qui, dans le Comte de Mirabeau, ne voye maintenant, un ſéditieux.

Eſt-ce d'aujourd'hui que ce caractère s'eſt manifeſté en vous? à la lecture de votre premier ouvrage, votre père a dit: *voilà le cathéchiſme délirant de l'homme le plus ſéditieux qui fût jamais.*

Je parts de ce texte, & je vous dénonce, à mon tour, à la France entiére, comme un

esprit pervers & turbulent, dont la morale, les paradoxes, les mensonges l'audace & les écrits tendent à fomenter des troubles dans le royaume, à porter atteinte à l'honneur & au crédit de la Nation, à ravir la confiance du peuple aux personnes à qui le Roi accorde la sienne, à jetter la division dans l'auguste Assemblée que ce Prince appelle autour de son trône. Malheur! à tout bon citoyen qui lit votre dénonciation de l'Agiotage, & qui n'y démêle pas les germes de l'incendie que vous méditez.

Ce n'est point l'Agiotage que je défends; ce n'est pas d'un jeu que je suis occupé. Vous même, Comte de Mirabeau, est-ce là votre but? ce mal prétendu contre lequel vous affectez d'élever une clameur fausſement patriotique, n'est qu'un prétexte insidieux, qu'un leurre pour imprégner de vos poisons & les faibles & les mal-intentionnés avec plus de perfidie.

Qui ne serait saisi d'une sainte fureur à l'aspect du détestable Comte de Mirabeau qui ose adresser à la personne même du Roi ces paroles sacriléges: *SIRE, daignez vous rappeller ma prophétie, quand on osera proposer à Votre Majesté une suspension de payements*?

Un tel blasphême interdit tout commentaire; il porte avec lui l'accusation & la condamnation du téméraire qui osa le prononcer, l'écrire & l'adresser.

Vous êtes donc prophête ? qui êtes-vous ? d'où tenez-vous votre miſſion, Comte de Mirabeau ? hé bien, ne le vois-je pas, cet énergumêne en délire, qui va me répondre qu'il eſt citoyen, qu'il tient ſa miſſion de la patrie, de ſa vertu, de ſon courage.

Encore un inſtant, impoſteur ; je les peindrai ton courage & ta vertu.

Homme ſans pudeur, homme privé de toute affection ſentimentale, es-tu donc le ſeul des Français qui ne ſoit pas pénétré de cet attendriſſement reſpectueux qui nous remplit, à l'aſpect de cette époque mémorable du règne de LOUIS XVI ?

Adorons ce Prince, bon Roi, bon Pere, bon Mari, bon Frere, qui raſſemble autour de lui les Notables de ſon royaume, les conſulte ſur les moyens de rendre la France heureuſe, d'en étendre, d'en aſſurer la félicité, la paix, l'union & la gloire. Comme ſous le même toit, j'allais, dans mon enfance, avec mes freres à l'entour de mon père, qui tendre & touchant, le ſourire de l'amour paternel ſur la bouche, nous diſpenſait, avec prudence & bonté, les devoirs & les plaiſirs ; je vois ainſi, dans la même maiſon, un jeune Monarque père de la plus belle famille de l'univers, traiter avec ſes enfants, de leur propre bonheur, pour qu'il ne manque rien au ſien.

Et voici que le ſerpent Mirabeau vient empoiſonner cette enceinte digne des regards du ciel. Un reptile impur oſe lancer ſon venin dans ce ſanctuaire de notre France.

Non qu'il puiſſe m'entrer dans l'eſprit, que de cet illuſtre Conſeil on daigne jetter ſur lui un regard même de colère ; un tel honneur appartient-il à celui-là que rougiſſent d'approcher les hommes ſans vertu qui la reſpectent encore ?

O combien ton cœur eſt ulcéré, Comte de Mirabeau, d'épuiſer tous les dédains de ce ſage dépoſitaire des volontés du Roi ! qu'es-tu donc être abject, pour trouver place dans ſa penſée, à côté des auguſtes deſſeins qui l'occupent ? le venin que tu couves eſt en raiſon du bien qu'il projette. Tu trépignes de rage, & lui, tranquille & gracieux, expoſe aux Notables de l'Etat, avec douceur & nobleſſe, avec élégance & ſimplicité, avec force & ſentiment, les volontés d'un Maître qui veut le bien. Modérateur patient & lumineux, heureux toutefois de ne conférer qu'avec des cœurs patriotes & dignes du prince qui les a choiſis, il combat, lui ſeul, les préjugés de tous les âges, les intérêts particuliers, l'eſprit des corps, les influences des rangs divers, comme celles des divers climats. rien que par les ſeules armes de la vérité, du ſentiment, de la perſuaſion intime, il réunit

les ſuffrages & en porte, avec tranſport, le tribut à ſon Roi, comme le gage le plus éclatant de ſon amour, de ſon reſpect & de ſon zèle.

O qu'après de telles images, il eſt faſtidieux de parler de vous, Comte de Mirabeau ! mais il le faut, c'eſt le devoir de celui qui connaît l'impoſture d'un écrivain incendiaire, de montrer à tous, quels ſont les principes, les actions & les motifs de cet écrivain.

Voyons, Comte de Mirabeau, ſi après l'expoſé de vos œuvres, il vous reſtera aſſez d'effronterie pour crier encore :

Penſes-tu qu'un inſtant ma vertu démentie
Puiſſe mettre en balance un homme & la patrie ?

Je ne me bornerai pas à indiquer que vous avez mal raiſonné, que vous avez méchamment & dangereuſement raiſonné. Je veux vous prouver que vous n'avez pu, ne pouvez & ne pourrez jamais que mal, méchamment & dangereuſement raiſonner. Vous nous parlez ſans ceſſe de la beauté de votre âme ; à chaque paragraphe vous vous appuyez de votre vertu, vous n'êtes inſpiré que par elle & le courage ; & moi, je veux montrer, non à vous qui le ſavez depuis long-tems, mais à la France à qui vous en impoſez, que vous êtes un homme ſans principes, un eſcroc, un proxenete, un ſcélérat, un lâche. C'eſt une de vos manies de

vouloir paſſer pour un homme d'Etat, un politique conſommé, un homme à prodiges dans l'art de gouverner ; je veux apprendre non aux perſonnes d'Etat, qui vous ont jugé à la premiere vue ; mais à la France, que vous n'êtes qu'un charlatan ſans ſyſtême comme ſans pudeur, qu'un bavard ridicule, qu'un ſot à enchevêtrer toutes & quantes fois qu'il plaira au moindre petit génie, même à moi, de l'entreprendre.

Vous nous faites ſonner bien haut le mot de Patrie, votre qualité de Citoyen, votre naiſſance ; ce ſera pour moi l'affaire de quatre phraſes d'apprendre, non à votre famille, non à vos juges, non à vos guichetiers, non au bourreau, qui n'eſt pas ſans avis ſur votre compte, mais à la France, que celui-là, qui parle de ſa patrie, doit avoir un père, & vous n'en avez pas ; que celui-là qui ſe dit Citoyen, doit avoir des foyers, & vous êtes un vagabond ; que celui-là qui ſe donne des titres, ne peut les tenir que de celui qui lui donna le jour ; or celui, qui vous engendra, vous a renié pour ſon ſang ; comment vous aurait-il moralement laiſſé des titres ? vous n'êtes rien.

Vous avez de la vertu ? vous ? montrez-nous un acte de vertu de votre part, ou plutôt montrez-nous un ſeul de vos pas qui n'ait pas tendu au

crime ? tous les liens que la vertu imagina pour donner à l'homme ſocial de plus ſûrs moyens de l'adorer, de la traduire en exemple, n'ont été pour vous que des raiſons de mal faire. Fils, vous vous êtes montré dénaturé, & l'éloignement qui vous a ſauvé de conſommer un parricide phyſique, n'a pû vous garantir d'un parricide moral ; ne pouvant égorger votre père, vous l'avez affiché, inſulté, calomnié, & votre main ne pouvant verſer du poiſon dans ſes aliments, votre plume a diſtillé ſur ſon âme, ſur ſa réputation, tout le fiel des couleuvres dont vous êtes coëffé, non moins que les furies. Dans vos diſcours, dans vos écrits ſacriléges, vous vous êtes fait un jeu barbare & féroce de navrer de douleur & d'amertume la vieilleſſe de celui qui veilla ſur votre enfance ; exemple mémorable d'ingratitude dans un fils ! fatalité remarquable dans un père qu'il ſemble que la nature ait voulu punir de l'avoir aidée à jetter un monſtre ſur la terre.

Rejetté loin du toit paternel, expulſé, pour ainſi dire, de la patrie dont vous parlez, en quels climats, en quelle cité avez-vous repoſé vos vices qu'ils n'y aient laiſſé des traces de leur peſtilence ? en France, en Hollande, en Angleterre, en Suiſſe, à Genêve, en Allemagne, je vois gémir vos dupes.

Les

Les ſubtilités, les aſtuces de la filouterie ; par tout vous les avez employées, non-ſeulement pour manger le pain que ne pouvaient vous procurer vos prétendus talens, mais pour aider votre impudence à ſe produire avec ce luxe, cette oſtentation, qui accéleraient les crimes que vous méditiez. Que l'huiſſier ſonne la trompette pour convoquer vos dupes, & nous verrons ſortir une foule d'accuſateurs plus nombreuſe encore que les forfanteries dont vos livres ſont pleins.

Epoux ; vous êtes devenu l'horreur d'une nouvelle famille. Tout ce que la cautelle, la perfidie, l'arrogance, la brutalité peuvent inſpirer à une âme vicieuſe, vous l'avez pratiqué. Epoux ; vous empoiſonnâtes le lit nuptial. Dans la ville d'Aix, les épouſes malheureuſes, les pères infortunés, les amis pleurants ſur l'ingratitude de leurs affidés, les ſociétés raſſaſiées d'un bel eſprit inſolent, n'appellent plus leurs époux, leurs enfants, leurs amis indignes, leurs convives faſtidieux que du nom de COMTE DE MIRABEAU ; c'eſt ainſi qu'à Paris le nom de DESRUES eſt l'explétive de ſcélérateſſe. Vous qui provoquez ſans ceſſe la terre à vous démentir, démentez-moi ; ſi vous l'oſez. Et m'apportaſſiez-vous en défenſe mille volumes de mots, je me contenterai de compulſer les

regiſtres du parlement de Provence ; & j'y trouverai ce réſultat, que malgré les ſoupleſſes de votre hypocriſie, malgré les ſollicitations d'un père abuſé par vous, au point d'oublier vos ingratitudes paſſées, malgré votre prétendue éloquence & vos fallacieuſes invocations à la vertu, ce tribunal auguſte & ſuprême a mis une barriere entre vous & votre épouſe infortuné. Il vous a déclaré, comme époux féroce, corrupteur, adultère, raviſſeur, fripon, malicieux & dénaturé, indigne d'appartenir à la compagne que le ciel vous avoit donnée. Et tant votre réunion ſemblait préſager de crimes, la juſtice a mieux aimé vous les épargner, que de hazarder un nouvel eſſai de cette influence des vertus & de la beauté d'une épouſe ſur le caractere vicieux d'un époux.

Il n'était réſervé qu'à vous de promener le vice de Parlement en Parle ment. J'entre dans le greffe de la Tournelle de Beſançon & le nom du vertueux Comte de Mirabeau s'y préſente à ma vue coté & paraphé de toutes les manières. J'ouvre les annales des forfaits, & j'y trouve que le vertueux Comte de Mirabeau, dédaignant les routes vulgaires & l'unité de crime dans une action, a raſſemblé dans une ſeule, la corruption la plus raffinée, le viol des loix les plus ſaintes, l'eſcroquerie, la ſéduction, non

ſentimentale, mais pécuniaire, enfin, le croirait-on d'un loyal Comte? le ſacrifice de ſa victime & la lâcheté la plus vile à l'abandonner.

Le vertueux Comte de Mirabeau, accueilli, à la faveur de ſes *jongleries*, dans les hautes ſociétés, y ſéduit l'épouſe d'un préſident, la conduit à fuir avec lui; mais, toujours grand politique, ainſi qu'il nous dit être, il contraint ſa malheureuſe amante à voler ſon mari. Chargé des dépouilles de l'homme dont il déchire le cœur & ſouille la couche, il fuit dans l'étranger; on pourſuit le coupable & ſa victime; un ſeul homme vient arrêter la femme qu'il tient dans ſes bras; la peur ſaiſit le courageux raviſſeur; il l'abandonne, & caché dans le tuyau de la cheminée, ce ramoneur de nouvelle eſpece y entend de ſang froid les cris, les gémiſſements de l'amante que l'on entraîne, & qui, malgré l'abandon de la douleur, accuſe, par ſa diſcrétion ſur l'auteur & le témoin de ſes maux, la lâche puſillanimité du vertueux Comte de Mirabeau.

Vous craigniez pour vos jours, me direz-vous vertueux Comte? mais vous, qui oſez dire à votre maître que : *vous donneriez votre vie pour ſervir dignement la magnanimité de ſes intentions* *. Pourquoi ne l'avez-vous pas expoſée alors pour délivrer la femme que vous ſeul aviez rendu

* Page 5 lettre du Roi.

coupable & malheureuſe ? étiez-vous ſon amant ? ah ! non, ſans doute. Et comment prouver mieux que vous aviez ravi la femme pour l'argent, plutôt que l'argent pour ſubſtanter la femme ? l'argent était dépenſé, la femme était à charge ; vous l'abandonnez, & ſans la crainte qui vous glace, peut-être aideriez-vous vous même à l'archer qui vous en délivre ? vertueux Comte, étiez-vous amant dans cette criſe ? interrogez l'amant de la derniere claſſe des hommes, & demandez-lui, s'il fuiroit dans la cheminée en pareille circonſtance ; je le vois ſe roidir les muſcles à votre queſtion, &, n'eut-il pas d'amante, s'en créer une pour la défendre.

Oui : je le répéte, ſans la peur qui vous criſpait alors, vous euſſiez pouſſé du pied, ſur les marches de l'eſcalier, l'infortunée qui s'y laiſſait traîner pour vous quiter plus lentement.

C'eſt peu. Votre fuite eſt vaine vous en ſortez de cette cheminée, plus noir que jamais, on vous arrête. Votre famille allarmée ſur la néceſſité où ſe trouvent les tribunaux de clouer avec rivûre ſon nom ſur un gibet, votre famille éplorée vous tend les bras ; heureuſe de mentir, quand la nature le commande, elle pallie vos forfaits au pied du trône ; M. le Garde des Sceaux la conſole

par la promeſſe d'une évocation ; on vous attire dans les priſons de Pontarlier pour y remplir les formes ; votre parent, le marquis du Saillant, vient, avec célérité, vous apporter des ſecours & des conſolations ; mais, le péril imminent à peu-près conjuré, vous écrivez, ſous les fers mêmes qui vous grèvent, un libelle contre le le parlement. Peut-être, direz-vous, c'était juſtification ; mais vous en tracez un autre plus atroce contre M. le Garde des Sceaux ; enfin, pour ne pas faiblir en ſi beau chemin, vous adreſſez, à votre père même, une lettre volumineuſe, où, perdant tout reſpect filial, vous ajoutez à l'inſulte un amas d'horreurs contre ce même marquis du Saillant qui veille, nuit & jour, à la ſûreté de cet honneur qui, depuis ſi long-tems, vous eſt à charge.

A ce comble de frénéſie & d'impiété, le parlement, juſtement indigné, vous pourſuit en toute rigueur ; vous alliez périr, comme vous avez vecu, chargé d'ignominie, ſi M. le Baron d'Eſpagnac, ami conſolateur de votre père, & dont la mémoire eſt ſi précieuſe aux belles âmes, n'eut coopéré à vous ſauver de la mort & de l'extrême honte, à force de pas, de ſollicitations & de protection particuliere ; & c'eſt le fils de ce protecteur ſalutaire & gratuit que vous outragez, aujourd'hui,

de la maniere la plus infâme ?

Le salut de votre tête n'eſt pas le ſeul bienfait dont vous ſoyez redevable à la maiſon d'Espagnac ; une partie de votre ſubſiſtance eſt encore un de ſes bienfaits. Quand vous ſerviez en Corſe ſous le nom de Pierre-Buffiere, vos diſſipations, votre inconduite vous avaient réduit dans un tel état de détreſſe qu'il ſerait honteux & déshonorant au moindre goujat de l'armée d'en faire l'aveu : vous étiez officier, & vous avez écrit & ſigné cet aveu avec une telle ſpontanéité qu'on dirait que c'a été pour vous un objet de gloire de paraître mépriſer ce premier bien d'un gentilhomme, l'honneur. Ce fut alors qu'à la ſollicitation preſſante de M. le Marquis de Puimarets, frère de M. le Baron d'Eſpagnac, ainſi que vous l'avouez, vous obtîntes une gratification de cinquante louis. Rappellez-vous quelle fut votre conduite déshonorante à cette époque ; & dites-nous ſi c'était une gratification que vous *méritiez* ?

Mais vous avez abjuré, dites-vous, l'infamie de votre jeuneſſe (1769) ; le répentir vous a rendu à la vertu. Quelle impoſture éxécrable ! voyons quel eſt le chemin que vous teniez en 1784, & comment vous marchiez à la vertu.

Vous allez à Londres, eſcorté de la plus affreuſe misère. Un ſécrétaire, le ſieur *Hardy*,

vous accompagne pour ſon malheur. Avant de quitter Paris, vous eſcroquez, à cet homme, ſix louis, avec une ſoupleſſe qui n'appartient qu'à vous. J'en ai la preuve de votre main. Ces ſix louis, vous ne les avez jamais rendus.

A Londres, vous eſſayez de tenter la curioſité publique & de tâter la publique bourſe par vos *conſidérations ſur l'ordre de Cincinnatus*. Vous vous targuez, dans ce livre, de votre vertu accoutumée, de votre nobleſſe, de la délicateſſe de vos ſentiments, de votre déſintéreſſement, & vous compoſiez ce livre non-ſeulement pour du pain, mais par les motifs les plus vils; j'en ai la preuve écrite de votre main en date du 31 Août 1784. La triſte deſtinée de vos talens, en Angleterre, vous force à congédier le ſieur Hardy que vous ne pouvez nourrir; & quand il faut lui payer trente louis d'appointements convenus, vous employez cette monnoye qui eſt bien de vous: *en France je me mettrais à cheval ſur mon interdiction: à Londres, je nie la dette.* Les tribunaux ſeuls ont le pouvoir de répondre à ces paroles plus effrontées encore que honteuſes. Le Sr. *Hardy* vous fait arrêter. Vous êtes élargi ſous caution. Alors, la vengeance vous inſpire un crime unique & ſans exemple. Il s'agit de perdre le Sr. *Hardy*. Que faites-vous? vous imaginez de mettre à profit

le patriotiſme anglais. Vous vous confeſſez auteur d'un ouvrage au détriment de la France, & vous accuſez le Sr. *Hardy* de vous l'avoir volé pour le ſacrifier au miniſtère Français ; cette accuſation eſt couronnée par le ſerment juridique que vous faites d'avoir payé le Sr. *Hardy*. De manière que par la perte de ce procès, fait & jugé en dix-ſept jours, tant le crime & l'innocence étaient évidents, vous demeurez convaincu d'être, ou de vous dire gaiment traître envers la patrie, d'être un voleur, un calomniateur, un parjure. Ces quatre diviſions, d'un ſeul crime, leſquelles ſont chacunes dignes de mort, ne coûtent à votre vertu qu'une minute d'imaginative.

La citation que vous faites de la compagnie de brigands anglais, qui inſtruiſait des hommes à voler, pour percevoir le prix de la dénonciation qu'elle feſait enſuite des voleurs, ne prouve-t-elle pas que vous gardez un recueil de crimes choiſis, pour ſoulager votre imagination occupée à fournir le pendant de chacun de ces crimes ? parlez nous donc du pilori anglois ?

Parlez nous donc de votre vertu, vertueux Comte !

Oſez me démentir, courageux citoyen ? l'oſez-vous ? j'évoque mes témoins, & le premier

premier qui s'élève eſt le dernier que ſur la ſurface du globe on imaginerait d'atteſter ; c'eſt votre père.

Que dis-je ? vous n'en avez point de père, il vous rejette ; il vous m'audirait encore ſi vous n'aviez pas, dès long-tems, épuiſé toutes ſes malédictions. Et vous parlez de votre patrie ? & vous écrivez pour la patrie ? hé ! juſte Dieu ! à quel excès d'aviliſſement ſerait-elle réduite cette patrie, ſi c'eſt du citoyen Mirabeau que doit lui venir ſon ſalut ! ſi c'eſt de la même vertu, que je viens de dépeindre, que découlent les principes moteurs & génératifs du citoyen Mirabeau ?

Si le triple airain ne couvrait pas votre front, Comte de Mirabeau, combien ne rougiriez-vous pas au ſeul nom de patrie ? quelle idée ce nom reveille-t-il ? une maiſon paternelle liée à la famille commune, des parents, des amis, des alliés, des poſſeſſions à faire fructifier pour eux & pour l'état ; la tâche de fils, de frère, d'époux, de père à remplir, une vocation honnorable à ſuivre, un travail qui lie l'individu à l'œuvre générale du royaume, voilà ce qui conſtitue le citoyen. Avez-vous un ſeul de ces caractères, Comte de Mirabeau ? vous êtes ſans azile, ſans parents. Si je cherche vos domiciles les plus conſtants, je ne trouve que

les prisons de Vincennes, le château d'If, le château de Joux, la Geole, où tour à tour justement enfermé, tantôt forçat de la prudence paternelle, & tantôt coupable forcené, vous avez renforcé les poisons de votre âme, & rongé, de vos dents acérées, les barreaux de vos prisons pour vous exercer à déchirer d'autant plus profondément tous les objets de respect & de vénération.

Je vous défends de parler de patrie ; la nation vous ordonne de ne plus profaner le nom de citoyen ; & si les bons esprits sont étonnés de vous voir vivre sur le sol Français, je leur montrerai le serpent qu'on y souffre, mais qu'on écrase quand il se montre.

De quel droit, Comte de Mirabeau, vous aviſez-vous de parler de l'état ? qu'il y a-t-il de commun entre lui & vous ? il ne s'est occupé de vous que pour vous charger de fers, que pour vous punir de vos crimes, que pour les pardonner à votre famille, & vous voulez lui tracer des loix ?

Est-il rien de plus orgueilleusement extravagant, politique Mirabeau, que cette présomption insolente avec laquelle vous annoncez que, hors de vos opinions, il n'y a point de salut, que *la société sera dissoute* si l'on ne prend vos remédes ?

Que dirons-nous de cette modeſte confiance avec laquelle vous dites à la France, vous inſinuez aux Notables que vous êtes à peu-près le ſeul pharmacopole en état d'adminiſtrer ces remédes ? ſans la dignité des objets qui forcent à l'indignation, pourrait-on ne pas rire de voir avec quelle folie vous ſemblez ne pas douter un inſtant qu'à la premiere lecture de vos pages, on va tout renverſer, tout culbuter ? pourrait-on ne pas prendre en pitié cet eſpoir évident dont vous êtes rempli, que l'État, vous poſant ſur les débris des coloſſes dont la chûte ne vous aura coûté qu'un ſoufle, ſe repoſera entièrement ſur vous du ſoin de les refondre au gré de votre génie. Non, non : Il ne faut pas laiſſer vos lecteurs éloignés, faibles & crédules en proye à la ſubtilité de vos projets. Si vous n'avez aucune des qualités qui font l'homme d'État, vous avez toutes celles d'un charlatan. Peu vous importe le bonheur du Royaume, nous le ſavons bien. Pourvu qu'à l'audace de vos phraſes, qu'à l'importance de la matière que vous oſez traiter, qu'à la cinique effronterie de vos inſultes, le débonnaire étranger, vers lequel vous méditez vos excurſions, s'imagine voir dans la perſpective, le Comte de Mirabeau, l'homme de France le plus près de la puiſſance, puiſqu'il outrage celle de l'Etat,

le plus accrédité à la cour, puiſqu'il parle au Roi avec une prétendue énergie, le plus évidemment déſigné pour tout réformer, puiſqu'il eſt ſi tranchant ; pourvu, dis-je, que vous jettiez ce preſtige ſur les chemins que vous allez parcourir, cela ſuffit à vos projets. Alors vous paſſerez dans ces chemins, ſémant, à droite & à gauche, l'impertinent menſonge, mille contes ridicules ſur votre prépondérance dans le Royaume, mille impoſtures ſur vos relations, mille encore ſur vos miſſions ſecrettes. Avec cet attirail bien placardé, bien rapiécé de morgue, d'inſolence, de bavardage, de myſtérieuſes ſimagrées & d'une allure de géniomane, vous vous promettez bien d'emprunter de toute main, de ne payer d'aucune ; de vivre ainſi, chaſſant le jour ſur la nuit & la nuit ſur le jour, ſans autre but que celui de dépenſer, de jouir, & de faire un coup ſi vous le trouvez à faire.

O ! vous tous, étrangers & regnicoles auprès de qui le charlatan Mirabeau pourrait aller un jour ſonner de la trompette ; gardez-vous de croire à ſes preſtiges, & ſachez que le jongleur, qui pèrora vingt fois ſur votre place & lui, ſont deux hommes abſolument ſemblables. Ses diſcours, ſes phraſes ſont bannales comme celles du jongleur ; il vous vantera ſes liaiſons avec

les Miniſtres, c'eſt un menſonge ; tournez lui le dos à la premiere période ; ſans cette précaution, vous ſerez forcés d'entendre, lui Mirabeau, vous dire qu'il veut culbuter les Miniſtres ; là ce ſera l'un ; là ce ſera l'autre ; que l'affaire eſt en train, qu'il eſt l'âme de cette affaire, que l'on lui jette des ſommes à la tête pour faire taire ſa *vertu*, mais que ſa *vertu* ne s'eſt jamais abaiſſée à les ramaſſer ; qu'il n'a dépendu que de lui de gouverner trois ou quatre Rois de l'Europe, mais qu'il ſe doit à *ſa patrie*, que *ſa patrie* l'attend pour opérer la grande révolution ; que le vice, la ſottiſe, l'impéritie & *l'immortalité* ne s'occupent plus qu'à cacher au Roi ſon génie tutélaire ; mais que, bientôt, *les émanations de ſon âme de feu*, *les rayons de ſon intelligence* iront *frapper le trône* d'où ils ſe *réfracteront* ſur les *confins de l'empire de la raiſon*, & qu'enfin, grace à lui ſeul & ſans le ſecours des *Magnats*, la *bouffiſſure maladive* de l'Etat diſparaîtra pour faire place à *la plus grande latitude de la liberté*.

Après ce galimathias jetté, çà & là comme des dragées, cet empyrique, fort adroit à obſerver ſi vous les ramaſſez, cet ennemi des *emprunts*, ne manquera pas de vous emprunter cinquante, cent louis, avec une preſteſſe, une aiſance fort embaraſſante que le futur Miniſtre

empochera ſans être embaraſſé ſur le rembourſement.

Oh ! çà, politique Mirabeau, n'eſt-ce pas une farce dégoutante de vous voir jetter au milieu de l'aſſemblée des Notables & en face de Louis ſeize, une prétendue dénonciation auſſi emphatique que la ſource en eſt obſcure. O lecteurs de cette dénonciation ! vous imagineriez-vous que cette ſortie audacieuſe eſt la démarche de quelques *agioteurs à la baiſſe ?* & de quels agioteurs encore ? d'un Claviere. Quel eſt ce Claviere? un ex-Genêvois, plein d'eſprit, à la vérité, bien fin, bien ruſé, porteur d'une tête bien mieux organiſée que celle du *politique Mirabeau*, mais d'un cœur également pervers; ce *Claviere*, auteur de la dernière révolution de *Genêve*, qui s'y montra auſſi adroit à envahir toute l'autorité, que faible à la ſoutenir, que lâche à la vendre & la liberté de ſon pays avec elle; ce Claviere eſt le chat qui voudrait tirer les marrons du feu avec la pate de Mirabeau. Le *grand génie*, le *politique Mirabeau* eſt le ſpadaſſin ſoudoyé de cette clique, laquelle rejette les frais de l'*eſcrime* ſur les mieux bridés de la troupe, &, juſqu'ici; il n'en coûte guéres, pour cette ſéance, que trois ou quatre mille francs; ce n'eſt pas cher pour un futur Miniſtre.

Dites-nous, Comte de Mirabeau, qui ne prétendez à rien moins qu'à régir les empires, en quelle eſtime faut-il tenir votre politique ? le premier mot de votre livre nous annonce que vous étiez à Berlin. Qu'y feſiez-vous ? ſi l'on veut vous en croire, la cour de France s'y repoſait ſur vous de ſes intérêts les plus grands & les plus ſecrets. C'eſt une impoſture. Vous êtes allé à Berlin pour vous emparer de la volonté du nouveau Roi. Aſſurément, il ne faut que vous connaître pour juger, qu'en ce projet, il n'était pour votre génie, aucune difficulté. Je ne ſais ce dont il faut le plus s'étonner, ou de votre audace, ou de votre impéritie. Quand finira l'aveuglement où vous êtes ſur les prétendus preſtiges de votre ſtyle ? vous n'avez pu ébranler une pompe à feu, & vous ne balancez pas à courir bouleverſer un royaume !

Pauvre tête ! c'eſt donc avec une lettre que vous allez mettre à fin ce bouleverſement ?

Lecteurs abuſés par l'extravagant Mirabeau ! voyez enfin combien le moindre de vous lui eſt ſupérieur en imaginative, en prudence & en capacité.

L'immortel Frédéric eſt ſur le bord de la tombe. Toutes les âmes admiratives, idolâtres de ces qualités brillantes, que les héros ne nous

montrent qu'à de longs intervalles, tremblent pour les jours d'un Roi qui honorera long-tems le ſceptre, la balance, la plume & l'épée. Le Comte de Mirabeau, qui n'honnore aucune de ces choſes, a écrit depuis long-tems dans Paris une lettre injurieuſe ſur la mort de Frédéric II, tandis que Frédéric II étonne encore l'Europe. Que dites-vous de la vertu du Comte de Mirabeau ? impatient d'orgueil, ce précoce Nécrologue lit, dans Paris, cette lettre a ſes débonnaires admirateurs ; que dites-vous de ſon reſpect & ſur-tout de ſa politique ?

Les jours de Frédéric ſont ménacés, le Comte de Mirabeau vole à Berlin, & la ſatyre du vieux Monarque en poche, il va lui préſenter ſes hommages. Que dites-vous de la beauté de ſon âme, de ſon courage ? n'eſt-ce pas là braver le danger en magnanime écrivain ?

Frédéric meurt : & le nouveau Roi reçoit l'épître.

SIRE,

Vous êtes Roi. . . . . .

Ce début n'eſt-il pas merveilleux ? vient enſuite tout le catéchiſme royal, qui ne tend rien moins qu'à arrondir tout ce qui eſt quarré, qu'à équarrir tout ce qui eſt rond ; & c'eſt le Comte de Mirabeau qui veut, qui doit opérer tout cela, & il le croit. Il appelle cela de la politique.

Les

Les documents énoncés, arrive l'oraiſon funèbre d'un héros de qui le Comte de Mirabeau n'obtint jamais que du mépris.

Il eſt mort, enfin; la main de Dieu s'eſt appéſantie. L'heure eſt venue. . . . . .

Quelle adroite métaphore! parler de Dieu, de la Religion, ſes plus grands ennemis! étouffer ainſi reſſentiments; quelle nobleſſe!

Le moindre client cache ſes plaidoyers, ſes moyens d'attaque & de défenſe, pour étonner ſes adverſaires & faire triompher ſa cauſe; le Comte de Mirabeau, qui ne doute de rien, & au génie duquel rien ne peut échapper, ne ceſſe, avant & après la tranſmiſſion de ſa lettre au Roi de Pruſſe, de courir tout Berlin pour y lire, de ſociété en ſociété, ſes offices épiſtolaires: les plus chers confidents du Monarque ſont les premiers qu'il choiſit. Eſt-il rien de plus adroit? de plus diplomatique?

Si ſa Majeſté Pruſſienne ne fait aucun cas du *Palladium des empires*, ſi les dédains, les mépris du Monarque, pour le Comte de Mirabeau, ſont gradativement épouſés par les courtiſans & les valets même de ſa cour, ſi l'écrivain pédagogue ſe trouve en butte à la haine univerſelle, s'il détermine l'éloignement ſubit de la cour pruſſienne pour les Français, le Comte de Mirabeau, fécond en reſſources, ſaura bien

conjurer de tels orages ; à toute force il doit gouverner la Pruſſe.

Il eſt dans le monde une ſoi-diſante Marquiſe de Fleury, digne objet de l'admiration du Comte de Mirabeau. Il la mande à Berlin. L'Aſpaſie de ce nouveau Périclès eſt, en arrivant, baptiſée, catéchiſée, initiée, revêtue de la tunique baptiſmale, & le *dénonciateur de l'agiotage* la gliſſe vers le trône. Qu'on me trouve de ruſe à la fois plus ſubtile & plus innocente ; quelle délicateſſe ! quelle vertu ! quel patriotiſme ! quelle élévation de ſentimens ! quelle politique !

Voilà citoyens, quel eſt le Comte de Mirabeau. Rendez-lui la juſtice que le gouvernement Pruſſien lui a rendue. Il a été chaſſé de Berlin, ſans ménagement avec la célérité & les formes que l'on met à chaſſer un proxénete. Il a été chaſſé ſous le terme le plus brief, lui Comte de Mirabeau, & ſon acolyte le ſoit diſant Marquis *de Luchet*.

Le *Marquis* de Luchet, paraſite indigent, trompette, agent ſecret, & fauteur des baſſes menées du Comte de Mirabeau, eſt venu à Paris avec, ou en même-tems que ſon digne patron. Il y eſt avec lui, ſans ceſſe avec lui.

Interlocuteur adroit des ſcènes que prépare le Comte de Mirabeau ; il a la charge de le prôner,

de répandre ſes admirations ſur ſon génie, ſur ſa vertu, ſur ſon courage ; il a le ſignal pour ſéduire, à la ſortie momentanée & préméditée du Comte, tout un cercle de crédules admirateurs & de faciles croupiers, pour s'extaſier ſur les mérites, de toute eſpèce, du ſublime Comte, ſur ſon éloquence, ſur ſa magnanimité, ſur-tout, à ſacrifier les offres brillantes du Roi de Pruſſe aux intérêts de la *patrie*. Mais le zèle du Comte eſt ſi ardent, ſa belle âme eſt ſi noblement échauffée, que ce *fou* vertueux oublie ſon exiſtence même. Soudain le Comte rentre, la naïveté eſt ſur ſa bouche, la patrie eſt dans ſes yeux ; il a l'air de ne rien ſavoir ; les ſignes vont leur train ; les aſſiſtants admirent le héros, on fait fumer l'encens, on le conjure de penſer à lui, mais c'eſt en vain ; il veut être le martyr de la *vertu ;* on a beau lui parler ; LA PATRIE ! LA PATRIE. LA PATRIE parle ; tout doit ſe taire.

Cette comédie incroyable ſe joue tous les jours, ſe repête, par-tout, ſous vingt modifications différentes, &, dans ces paſquinades, l'aveuglement & la fourberie ſont non moins comparables que ſurprenants.

Et vous figurez-vous, Comte de Mirabeau, de nous en impoſer long-tems ? & vous avez l'audace de dire :

J'ai appris la convocation d'une assemblée de Notables, aussi-tôt je me suis dit : dans cette occasion solemnelle, tu payeras le tribut de ton faible talent à ton pays & à ton Roi.

Quel est donc le tribut que vous voulez payer à votre Roi, Comte de Mirabeau ? de quel talent voulez-vous parler ? je frémis de vous entendre. Vous adressez une lettre au Roi de Prusse ; écrivain mépriſé, vous vous rendez proxenète plus mépriſable encore ; vous en recevez le prix ; on vous chasse. Et, reprenant à Paris les principes de votre syſtême Prussien, vous adressez de nouveau une lettre au Roi de France : vous Comte de Mirabeau ! quelle insolence ! cette lettre est conçue par votre imagination flétrie, &, au nom de votre âme corrompue, vous la tracez & la présentez de votre main impure ? où sera le terme de vos témérités, de vos sacriléges ? vous, Comte de Mirabeau, écrire à LOUIS-XVI ! approchez de la perſonne de ce Prince ! de ce Prince, qui, prenant pour modèle le plus grand des Rois, *CE CHEF DE SA BRANCHE DONT LE NOM EST RESTÉ CHER AUX FRANÇAIS, ET DONT IL VEUT SE FAIRE ET SE FAIT GLOIRE DE SUIVRE TOUJOURS LES EXEMPLES*, a vû, dès le premier jour de son règne, que le premier soin d'une âme vertueuse, dans l'imitation des grands hommes, est d'éviter leurs défauts,

pour mieux atteindre à leurs vertus !

L'extrême indignation ordonne le silence. Il est inutile de rien plus ajouter, pour ce moment, à l'improbité du Comte de Mirabeau. Je le dévoue & le livre au ressentiment public. Tel je l'ai peint, tel il est. Qu'il me démente, qu'il entasse déclamations sur déclamations ? négative sur négative ; ma lettre, Comte de Mirabeau, repose sur des faits qu'il faut détruire ; mais je vous défie d'y répondre cathégoriquement. Au reste, répondez-moi, ne me répondez pas; je vous préviens qu'il se prépare un résumé de votre vie depuis l'année 1749, époque de votre naissance, jusqu'au 27 Mars 1787. On y montrera le développement de votre caractère toujours un, dans l'assemblage de tous les vices ; chaque phrase y notera un de vos crimes; on y verra, ce qui n'a jamais paru, un cours, suivi, de scélératesse avec des progressions annuelles qui font préjuger un phénomène infernal, si beaucoup de jours vous sont encore destinés ; une gradation de vice si méthodique qu'elle n'est intercallée d'aucune bonne action, même d'aucune action neutre, même d'aucun prétexte à vous supposer capable d'avoir jamais voulu bien faire. On y verra un hypocrite, d'espèce nouvelle, qui n'a pas été seulement mû par une utilité d'en imposer, mais par le plaisir même d'en imposer.

Cette promeſſe paraîtrait avec raiſon, celle d'un extravagant, ſi je n'y ajoutais encore celle-ci : c'eſt que chacun de vos crimes y ſera prouvé par une piéce originale & authentique. Vous devez ſentir combien le nombre de ces piéces doit être immenſe. Hé bien, les neuf dixièmes ſont écrits de votre main; on les poſſéde. En ceci, deux phénomènes vont paraître; d'un côté, un méchant unique au monde; de l'autre, un philoſophe qui, curieux d'aprofondir & de calculer la méchanceté poſſible à l'homme, s'eſt attaché à vos pas, ne vous a jamais perdu de vue & vous arrête au période du parfait développement de la raiſon, pour peindre l'exécrable modéle qu'il a obſervé. Vous ne vous juſtifierez ſur rien; & il reſtera prouvé, que dès le berceau vous fûtes un méchant homme; que la nature ne réprouva jamais un fils plus ingrat; que l'himen n'éclaira jamais ſon flambeau pour un époux plus féroce & plus corrompu; qu'aucune famille du monde n'eut un parent plus dénaturé; que la vertu n'eut jamais de plus grand ennemi; la patrie, d'habitant plus dangereux, les lettres de plus vil écrivain; la nobleſſe, de gentilhomme plus indigne de l'être; la ſociété, d'hipocrite plus inſidieux; l'amour, de plus lâche ſerviteur; l'amitié, de fripon plus ruineux; le ſentiment,

de moqueur plus effronté; le libertinage, de fauteur plus cinique; les loix divines, de transgreſſeur plus impie; les loix humaines, de violateur plus déterminé; les gouvernemens, de plus hardi ſéditieux à proſcrire.

Enfin, la nature, ſujette à des écarts, en fit un, en créant votre âme; l'erreur commiſe, elle en frémit, & autant qu'il était en elle, s'éfforça de la réparer, en imprimant ſur votre figure, ſur toute votre perſonne, un cachet de difformité qui avertit l'honnête homme de ſe garder de vous.

PLAN

CIRCONSTANCIÉ DU RÉSUMÉ

De la Vie du Comte DE *Mirabeau*

ou

Apperçu pour ſervir de Notes à ſa dénonciation de l'Agiotage & de pieces juſtificatives à la Lettre en réponſe à cette dénonciation.

LE Comte de Mirabeau, l'homme le plus laid qui ſoit dans la nature, ne fournirait pas au phiſionomiſte LAWATER de grands moyens de briller.

Sagacité, coup d'œil fin, ſcience anatomique, phiſiologie, étude du cœur humain, rien de tout cela n'eſt néceſſaire pour deviner à l'aſpect du Comte de Mirabeau qu'il eſt un de ces ſcelérats dont l'exiſtence prolongée juſqu'à la trente-huitieme année eſt un phénoméne civil.

Deux traits ſuffiſent pour le peindre. Il eſt nul pour le bien. Tout ce qui eſt poſſible dans le mal eſt poſſible à lui.

Mes mille & mille études ſur ſon caractère m'ont prouvé qu'il n'en avait point. Un vice pré-

prédominant eſt la baſe de ſa méchanceté; c'eſt l'orgueil ridicule de faire parler de lui à quelque prix que ce ſoit. Attaquez ſon âme de toutes les manieres, couvrez ſa figure de boue, reprochez lui tous les crimes faits ou à faire; tout ſera pour lui matiere à s'en faire un mérite, ſi les forfaits ſont éclatants; ſi pour les commettre il lui a fallu une portion d'eſprit ou d'audace. C'eſt préciſément ce qu'il lui faut; il dédaignerait d'être eſtimé vertueux, au détriment d'une réputation de ſcélérat combinateur & entreprenant.

Comparez-le à *Néron*, à *Mandrin*, à *Cartouche*, à *Deſrues*, c'eſt un compliment que vous lui ferez.

EXTRAIT

De trente-ſix Notes ſur la dénonciation de l'agiotage, écrites de la main d'un Bienfaiteur du Comte de Mirabeau, & après vingt ans de bienfaits, outragé par lui.

Page 105 . . . dont un honnête homme ne ſouille pas ſa plume ſans quelque pudeur.

Lui honnête homme ! vous l'entendez grand Dieu ! & vous n'écraſez pas ce ſcélérat, réclamant & uſurpant le nom de la vertu qu'il ignore ? lui qui a déchiré tous les liens ſacrés aux hommes . . . . lui, un *Néron* dans la claſſe des citoyens; lui qui ſouillé de tous les crimes, dont la ſeule idée fait friſſonner, ſe glorifie lui-même d'avoir quelque rapport avec ce déteſtable Empereur, lui, dont le front eſt le tableau expreſſif de la honte & de l'opprobre; lui

dont le regard faux eſt le miroir de ſon âme abominable ; lui enfin, qui paraît créé par les démons dans un de leurs moments de colère & de vengeance contre l'eſpèce humaine, afin qu'il la tourmente, afin qu'il la déshonnore par ſon *eſprit infernal* ſous la figure humaine.

L'original, d'où cette note eſt extraite mot pour mot, eſt entre nos mains.

C'eſt ainſi que s'exprime l'homme de l'univers, à qui le Comte de Mirabeau a le plus d'obligations.

Un caractère qui repoſe ſur de tels principes ne permet pas de prévoir juſqu'où peut s'étendre ſa ſcélérateſſe : toute celle que nous connaiſſons, n'eſt, pour le Comte de Mirabeau, qu'un échelon pour atteindre à des crimes nouveaux & inconnus.

La péroraiſon, de la lettre précédente, ſera donc la diviſion que nous prendrons pour tracer la vie du Comte de Mirabeau. Nous allons en indiquer quelques chapitres. Cette vie formera un calepin en deux volumes que nous réſervons aux juges de Tournelle, à qui cinquante ans d'aſpects hideux & mille regiſtres de forfaits, n'ont donné qu'une faible idée des conceptions du Comte de Mirabeau.

Fils ingrat, mauvais Père.

Écoutons ſon père le Marquis de Mirabeau écrivant à ſa bru, dame Marie-Emilie de

COVET DE MARIGNANE COMTESSE DE MIRABEAU.

Il a (*le Comte*) menti, insulté, calomnié ; c'est son métier.

Quand un forcené, dont le caractère a été tâté tant de fois, serait susceptible d'amendement, chose absolument impossible, il s'est fermé toutes les portes à une réintégration quelconque, par les libelles infâmes & répétés qu'il a publiés contre son père avec une fureur, qui ne pouvait avoir d'objet que la fureur même, & le sot orgueil de faire du bruit en faisant détourner tout le monde.

De toutes parts je reçois des lettres de créanciers de dettes les plus basses, d'engagements méprisés, de désordres accumulés qui ne peuvent mener loin la CATASTROPHE.

Laissons-le filer sa corde . . . ;

Je ne me suis pas fait prier, pour prendre à tout prix les mesures nécessaires pour châtier, mon fils, pour le contenir, pour préserver à jamais de ses fureurs & sa femme & son fils. A cet égard j'ai tout fait, & personne ne m'a sollicité. Mais s'agit-il d'accroître & d'aggraver son opprobre ? on n'a pas besoin de moi pour cela.

J'ai à aviser & pourvoir finalement *à ma propre sûreté* à la votre & à celle de votre enfant.

O ! que le cœur est oppressé de voir un vieillard respectable, & toujours bon père, avouer de sa main ces craintes épouvantables !

ÉPOUX FÉROCE ET CORROMPU.

Écoutons Madame la COMTESSE DE MIRA-

BEAU. Elle-même donne l'eſquiſſe de cette diviſion du réſumé où les faits ſeront énoncés.

On peut fixer l'époque des ſévices (*du Comte de Mirabeau*) & des mauvais traitemens au moment même du mariage.

Il ne ſe paſſait pas une ſeule journée qui ne fut marquée par quelque ſcène. Au milieu même des empreſſéments les plus affectueux Mr. de Mirabeau avait l'art de faire naître quelque diſcuſſion, qui était ordinairement terminée par des procédés indignes.

Par-tout où les deux époux ſe trouvaient, des tiers étaient témoins de quelque ſcènes affligeantes. La dame de Mirabeau était habituellement expoſée à des reproches injurieux, *à des coups, à des outrages, à des ſouflets, à des violences de toute eſpèce. Le temps de ſa groſſeſſe ne fut pas même reſpecté.*

Madame la Comteſſe de Mirabeau méritait-elle un tel ſort ? écoutez ce qu'en dit ſon reſpectable beau-père.

(*Son eſprit*) cette jeune femme voit clair en tout, & très-clair. Si j'avais quelque vice à cacher ou quelque défaut cher à mon amour propre, je me tiendrais fort ſerré devant elle. Encore un coup elle voit tout (*ſon âme*) & a d'ailleurs l'âme ſi ſenſible, ſi délicate & ſi bonne, que ce qu'elle ne ſaurait voir ni combiner, faute d'expérience, elle le ſentirait. Ce n'eſt donc point un MATIN ÉBOURIFFÉ qui en impoſerait à des organes auſſi fins & à une tête auſſi droiturière que l'eſt celle-là ; mais cette jeune femme eſt ſingulièrement attachée à toute idée de devoir.

Il faut parvenir Mr. le Marquis (*de Marignane*) à nous mettre une fois pour tout en ſûreté, & ſur-tout Madame votre fille, qui eſt horriblement menacée dans des lettres interceptées.

Cette ſûreté ſe trouva dans la réclusion du MATIN ÉBOURIFFÉ par ordre du Roi. Mais le ſerpent ſe reploya, débita mille flagorneries aux uns, mille contes aux autres, des promeſſes à ceux-ci, du phœbus à ceux-là. On le relâche.

Le père continue.

L'uſage qu'il fit de la condeſcendance & ſorte de ſurſis que lui valurent ſes belles phraſes, fut d'enlever Madame de M. . . . & de SPOLIER ſa maiſon. Il n'a plus d'autre expédition à faire que d'enlever ſa propre femme pour s'en faire un ôtage & tirer, par elle, le parti qu'il pourra de vos biens, plus une expédition eſt folle plus elle lui rit, parce qu'il prend cela pour de l'éclat... Une telle manière ne peut aller loin.

PARENT DÉNATURÉ.

Écoutez le Comte de Mirabeau qui veut brouiller le père & la fille, & ſe venger de tous les deux. Écoutez ce ſcélérat.

Mon beau père! . . . . ah je le reſpecte trop pour lui plonger un poignard dans le ſein . . . . Mais, ſi je diſais un mot. . . . ah! mes juges, reſpectez les ſecrets domeſtiques & croyez que vous ne connoiſſez que les moindres de mes malheurs.

Mon beau père eſt trompé. Ce n'eſt pas par moi qu'il ſera détrompé ; je préférerais ma perte à une telle extrêmité. Mais que Madame de Mirabeau oſe paraître, qu'elle profére une plainte, que cette plainte me ſoit communiquée, ma réponſe eſt prête.

Le Comte de Mirabeau a déſavoué cette horrible diffamation.

Ah ! scélérat ! puisque tu la désavoues, tu l'as inventée. Je te connais bien. Tu te fais gloire de tes crimes, de tes vols, de tes parjures, du viol, de l'inceste... Comment n'oserais-tu en convaincre les autres ?.. O ! qu'il est affreux de vivre, pour qui respire le même air que le Comte de Mirabeau !

ENNEMI DE LA VERTU.

Extrait des trente-six Notes sur la dénonciation de l'agiotage.

Page 3. *Éclairer mes concitoyens sur les désordres de l'agiotage, était le plus grand service qu'il fut en moi de leur rendre.*

Tous ceux qui le connoissent en sont parfaitement convaincus. Barbouiller du papier, dire des mots avec emphase, & d'un ton de prophétie, répandre la méfiance, le trouble & le désordre, dans la société entière de la nation, & puis en tirer son profit, c'est là uniquement ce dont il est capable, il cherche à faire à la nation entière ce qu'il a fait aux familles, aux particuliers HONNÊTES, HOSPITALIERS ET CHARITABLES, QUI L'ONT REÇU DANS LEUR SEIN, qui l'ont secouru noblement, généreusement, & quelquefois au-delà de leurs moyens, & pour toute récompense le serpent envenimé les a mordus... qu'il soit extrait de cette société qu'il déshonnore & qu'il veut troubler !

Page 5. *C'est la faute de mon esprit & non celle de mon cœur.*

Que l'homme est bisarre ! il fait l'éloge de ce qu'il n'a pas : lui ! un *cœur* ? lui ! *donner sa vie* ? il n'eut jamais de

cœur que pour faire le mal. Il a toujours été *lâche* comment saurait-il mourir pour le bien public ?

Page 10. *Comment ai-je été récompensé ?*

Ingrat ! parce que l'argent a servi à de sales plaisirs faut-il oublier le salaire ?

Page 12. *Mille indignes excroqueries.*

Quelle étourderie de prononcer ce mot !

Page 14. *C'est le privilège de la vertu.*

Ce n'est certainement pas par la pratique qu'il connaît le privilège de la vertu.

Page 16. *Elles trouveraient mieux leur place dans un greffe criminel.*

Avec son nom, soit en France, soit en Angleterre, où il est BURINÉ tout au long.

Page 124. *Punition qui n'a jamais bravée celle du mépris universel.*

Punition au contraire toujours bravée par lui, dans toutes les actions de sa vie civile & littéraire dans ses achats, dans ses emprunts, dans ses excroqueries, &c. &c. &c. &c. &c.

[Il y a cinq &c. à l'original.]

O ! bons citoyens, de quel poids doivent être ces Notes, lorsqu'elles sont écrites de la main d'un bienfaiteur ? Et quel bienfaiteur encore ? un militaire, homme de qualité

séduit, trompé, joué, baffoné, volé, pillé pendant vingt ans par le Comte de Mirabeau d'une manière auſſi baſſe qu'incroyable. Et cet homme a ſauvé Mirabeau de la honte, de l'infamie, de la faim, de la nudité ... O ! voyez, voyez !

Lettre du Comte de Mirabeau.

Je ne poſſéde dans la nature que 15 liv. (quinze francs) ni moi, ni Madame de Néra n'avons plus le moindre chiffon à mettre en gages, il m'eſt impoſſible de partir d'ici ſans payer. Ce n'eſt donc plus le cas de louvoyer, ne veux-tu, ou ne veux-tu, pas me tirer de peine; il eſt tems de te décider, je ne réclame que les droits que me donne l'amitié, mais je la réclame au milieu de la criſe la plus cruelle. Ce que tu jettes tous les jours par la fenêtre pour donner des dînés fols au tiers & au quart, qu'aſſurément tu n'aimes pas autant que moi, me tirerait de peine.

Je ſais que tu as voulu faire porter des meubles chez moi, mais tu vois aiſément qu'avec 15 liv. je ne les ferai pas monter, ainſi il faudrait me rendre le ſervice d'y pourvoir. Bon jour mon ami ; une réponſe cathégorique, je t'en ſupplie car je ſuis très-malheureux.

M.

Ce 17 Juillet au ſoir 1784.

Songe que le roi on a droit de me chaſſer

P. S. Tu auras beau me dire de placer du vin de Tokai, tant que tu ne m'en enverras pas une montre. On n'achéte point ſur parole & j'en aurais déjà vendu ſi j'en euſſe donné à l'éſſai.

Vous voyez comme il mêle à ſes baſſes demandes les reproches inſolents. Sa crainte, de voir échaper ſa proye, ſe trahit. Il ne ſera pas

pas content qu'il n'ait dépouillé ſon ami, de ſon argent, de ſes meubles, il veut vuider ſa cave.

Lettre du Comte de Mirabeau au même.

Un des Marchands de vin que je t'ai adreſſé, vient de m'écrire qu'il voulait prendre tout ton vin de Bordeaux & de l'hermitage, & que tu as répondu, FROIDEMENT, que tu voulais vendre tout ton vin à un ſeul. Je ne puis croire ce fait, dans un moment où tu me l'offre pour derniere reſſource, & où tu ſais que dans la plus affreuſe ſituation je n'ai pas un ſou. Si cela eſt, je ſaurai que penſer de tes phraſes & de ton amitié. *En attendant, je te prie, que nous arrêtions demain au matin nos comptes & que tu me remettes les titres de mes vieilles dettes.*

Signé MIRABEAU, Fils.

22 Juillet 1784.

Que dites-vous de cette profondeur de ſcélérateſſe ? ménacer l'amitié même pour mieux dévorer l'ami ! il veut arrêter ſes comptes ! & il n'a pas un ſou. Comment un ami tendre & de bonne foi échaperait-il à ce brigand ? Eſt-il d'amitié plus vive & plus aveugle que celle qui ſe lie par de tels bienfaits ?

Lettre du Comte de Mirabeau au même.

Il eſt de fait que je n'ai plus, ni colles (cols) ni mouchoirs, ni chemiſes, & pas une paire de manchettes

d'été, fais moi donc, si tu en as le moyen, faire une douzaine de chemises, au moins deux douzaines de colles (cols) & autant de mouchoirs.

Quant à couvrir mon corps, un habit de soye carmélite, & un frak tout simple avec des vestes & des culottes de Nanquin ou de basin, c'est tout ce qu'il me faut; choisis un frak comme tu voudras; pour le linge, si tu trouvais un hazard, cela me serait absolument égal. Pourrais-tu me procurer aussi quelques bas de soye; il ne faut pas montrer la corde, mon ami, & ce n'est qu'à la dernière extrémité que je t'avertis de ma misére. Je ne sais exactement plus même comment me montrer.

M.

Ce Mardi 7.

Le lecteur est prié d'attendre la publication de la vie du Comte de Mirabeau, pour être convaincu que les lettres qu'il vient de lire sont les moins basses, les moins flétrissantes de près de deux cents autres que j'ai en main; elles sont écrites à divers amis, & par-tout c'est le même jeu, le même but, les mêmes perfidies, les mêmes mots. Si le Comte de Mirabeau ne disparaît pas de l'univers connu à l'apparition des mille & mille preuves que je lui veux offrir de sa scélérateſſe. Je ne pourrai dire autre chose sinon que son effronterie surpasse ses crimes, mais je ne le crois pas possible.

VIL ÉCRIVAIN, LASCHE FRIPON, &c. &c. &c.

Lettre du Comte de Mirabeau.

Londres 31 Août 1784.

Mon ouvrage relatif à l'Amérique est ici dans son vrai

pays & je voudrais faire LA DOUBLE SPÉCULATION de l'y publier & d'y en imprimer la traduction pour l'Amérique. Tu vois qu'il m'importerait de connaître un libre honnête homme, s'il en eſt, & ſur-tout de lui être recommandé, car je ne me vanterai pas moi-même, & le vrai moyen de déprécier mon ouvrage, eſt d'aller chercher des *chalands*.

. . . . . .

Qu'il fait beau voir après de tels aveux le Comte de Mirabeau trancher du vertueux, du généreux, du patriote coſmopolite, & ſur-tout de l'homme de qualité qui annonce par-tout ſa future ambaſſade.

Au reſte, voici l'inventaire de la garde-robe de M. l'ambaſſadeur & de Madame l'ambaſſadrice Nehrat, Agnès-Nèrat, Comteſſe de Mirabeau, Van-Haren, ſa noble compagne. Cet inventaire eſt extrait des papiers de juſtice de la cour d'OLD-BAILEY.

Pour M. le Comte.

16. Chemiſes.
1. Culotte de Nankin.
1. Caleçon de toile blanche.
1. Vieille veſte d'été brodée.
1. Paire de ſouliers neufs.
12. Mauvais bas dépareillés.
1. Chapeau.
50. Volumes tant brochés que reliés.

Pour Madame la Comteſſe.

4. Chemiſes.
1. Paire de mitaines.
1. Chemiſe de linon.
1. Robe à l'anglaiſe.
14. Serviettes.
10. Mouchoirs.
1. Vieux manchon.
1. Domino noir.
4. Jupons.
2. Camiſoles d'indienne.
2. Paires de poches.
4. Corſets.
1. Vieille péliſſe blanche.
3. Mantelets très-vieux.
2. Vieux tabliers de gaze.
1. Paquet de chiffons.

C'eſt au milieu de ces richeſſes que le Comte de Mirabeau oſe accuſer ſon ſecrétaire le Sr. Hardy de l'avoir volé. Lequel des deux étoit le voleur ?

. . . . . .

Lettre du Comte de Mirabeau.

Je ſuis dans les angoiſes depuis trois jours, mon ami, dans de telles angoiſes que je n'ai pu quitter que des quarts d'heure, & que mon ſeul domeſtique a toujours été en l'air. J'ai eu de tes nouvelles. Mais j'en voulais ſavoir, par moi-même, & je voulais dîner avec toi aujourd'hui, lorſque j'ai ſu que tu n'y étais pas. Patience donc, & Dieu veuille que je ne ſois pas gîté avant de te voir.

Quoiqu'il en ſoit, HARDY *déſire que je te parle des ſix louis qu'il m'a prêtés, avant mon départ & je le fais*, mais moi qui te parle, je n'ai pas de quoi payer un fiacre, pour faire mes affaires les plus preſſées. Je ne tire pas un ſol de mes chevaux. Ma mère ne me prête pas un écu. En un mot, je ſuis dans la criſe la plus cruelle en tout ſens & j'eſpére en toi, en toi ſeul, juſqu'à ce que cette fuſée ſoit démêlée. Bon jour mon ami.

Signé MIRABEAU, Fils.

3 Juin 1784.

C'était peu pour le Comte de Mirabeau d'accuſer celui qui friponnait lui-même. Il s'avoue traître & auteur d'un manuſcrit que le Sr. Hardy doit avoir volé pour le remettre au miniſtre de France. Semoncé ſur le contenu de ce manuſcrit, il balbutie, perore, ergotiſe ; ſemoncé de nouveau, il cherche ce qu'il pourra dire, & c'eſt encore un de ſes propres vols, qui lui ſert d'excuſe. Il dit que le manuſcrit volé à lui Mira-

beau eſt la correſpondance ſecrette de Voltaire & de d'Alembert.

Quel eſt ce manuſcrit ? il exiſte. M. le P.... de C.... le poſſéde. Le Comte de Mirabeau eſt lié avec Mr. de Chamfort ſecrétaire de S. A. Il voit ce livre curieux, il le demande pour le lire ; les refus ne l'éffarouchent pas ; il ſe reploye en cent manieres ; il ſurprend, il excroque le premier volume, rentre chez lui, le diviſe, & le fait copier pendant la nuit. Qui l'a copié ? le Sr. Hardy qui nommera tous les copiſtes.

Cette filouterie vous étonne-t-elle de la part du Comte de Mirabeau ?

EXTRAIT des trente-ſix Notes.

Je ne ſais s'il eſt vrai *qu'il a toujours été recommandé par le tems dans* ces ſublimes productions : mais ce qu'il y a de certain & de prouvé, c'eſt qu'il s'eſt toujours aidé des penſées, des phraſes, des recherches des autres. Un vol littéraire ne lui coûte pas plus que d'excroquer un ouvrier, un marchand, un ami, auxquels il achete, auquel il emprunte, & lorſqu'ils réclament le leur, reçoivent pour réponſe *qu'ils me laiſſent tranquille ſans cela je me mets à cheval ſur mon interdiction & perdront les fraix.*

Si l'on pouvait voir ſon porte-feuille, que de gens on y trouverait recélés ! mais il le tient bien caché & il ne s'ouvre qu'à chaque nouvelle production, pour en tirer les ſecours auxiliaires dont il a beſoin. Voyez ſa brochure ſur la caiſſe d'eſcompte, ſur l'Eſcaut *&c. &c.* Que de manuſcrits découſus, répartis & copiés dans une nuit par pluſieurs copiſtes réunis, malgré les paroles d'honneur les plus

ſacrées de le lire ſeulement. C'eſt ainſi & à ce titre qu'il partage avec M. l. P. d. C. l'unique collection des lettres de M. d'A. à M. d. V.

Billet du Comte de Mirabeau a l'auteur de la Note précédente.

J'ai reçu le mémoire intéreſſant que tu as bien voulu me faire paſſer, mon ami & je t'en remercie. J'ai envoyé un mémoire à ta jolie dame. Tu me rendrais un vrai ſervice ſi demain tu pouvais me prêter ton caroſſe dans la matinée. Il faut que je porte mon mémoire chez tous les membres du Bureau de M. de Beaupré. Mon caroſſe eſt briſé & je n'ai pas de quoi prendre une remiſe.

Note en *P. S.* au bas de ce billet, de la main de celui à qui il eſt adreſſé.

C'eſt de mon mémoire de Ruſſie & de celui concernant ce qui s'eſt paſſé au camp de V....., dont il parle. Mémoire que je lui ai redemandé en vain, & qu'il prétend s'approprier d'après ce que m'en a écrit ſon Secrétaire.

Lettre du Comte de Mirabeau.

Voilà mon cher ..... à peu près ce que tu as déſiré pour le Prince de Furſtemberg : veux-tu que j'y joigne la copie de la lettre du Marquis d'Arlandes ? mon rapporteur me garda ſi long-tems hier, que quand je courus chez Chamfort où je ne pouvais me diſpenſer d'aller, il aurait été déja tems de retourner chez toi. Si tu y ſoupes, j'irai ſouper avec mes bons & nobles amis. Mande-moi tout de ſuite ſi tu veux la copie de d'Arlandes. Envoie-moi la ſuite du compte rendu du camp de Normandie, & le plutôt que tu pourras ton voyage de Ruſſie ; ou plutôt, le plutôt que tu pourras, conſtitue-moi ton Secrétaire. *Vole & me ama.*

Signé Mirabeau, F.

Ce Samedi 8.

Avec de telles reſſources le Comte de Mirabeau non moins que SCUDERY imprime un livre tous les mois. Ce filou littéraire eſt encore mieux filou pécuniaire. Il a mille moyens de réuſſir, il a toujours une maîtreſſe a produire & à faire eſcompter comme une lettre de change.

EXTRAIT DES TRENTE-SIX NOTES.

Il n'a plus d'amis à ſéduire, plus de femmes à duper, à déshabiller. Et la Fille Nérat reconnue malade, d'ailleurs uſée par les proſtitutions auxquelles il l'a forcée dans tous les pays, notamment à Londres, pour pouvoir ſubſiſter, il faut bien qu'il écrive pour vivre, qu'il aſſaiſonne ſes écrits de menſonges, de méchancetés, d'impudences, pour les rendre intéreſſants.

Lettre très-curieuſe du Comte de Mirabeau à l'auteur de la Note précédente.

Tu es bien bon mon ami, & d'autant plus que ma pauvre amie m'inquiette, cette toux perſévérante la terraſſe. Mais s'il ne t'était pas très-incommode de faire ce bouillon chez toi, je le préférerais bien, car le pauvre ménage n'a pas une écuelle de terre. On lui ordonne des bouillons de rouelle de veau, avec du chou rouge & des navets coupés; ſi tu peux faire faire chez toi la proviſion du jour, je l'enverrai prendre tous les matins à l'heure que tu me diras. L'être intéreſſant (*Madame de Nérat*) que tu verras demain, ſi tu veux manger des cotelettes avec nous, eſt un tréſor de bonté qu'il eſt doux de poſſéder, & qu'il faut poſſéder pour le connaître. Pour ſa beauté ces derniers huit jours l'ont abſolument flétrie; mais deux jours de calme & de

fanté la rendraient rayonante. Tire-nous de ce CAPHARNAUM, & crois que je porte tes procédés dans mon cœur.

Ce Samedi 7.

Billets du Comte de Mirabeau au même.

Madame de Nehra vient de perdre une tante qui répare un peu les torts que lui avait fait l'autre. Il lui faut une robe noire pour aller chez l'ambaſſadeur grand juge de la nation y faire les formalités néceſſaires. Te ſerait-il poſſible de nous procurer à crédit tout de ſuite une robe de raz de St. Maur, car nous n'avons pas un ſou. La marchande de modes de ta femme lui donnerait auſſi quelques chiffons à crédit. . . . . .

Je n'ai que des boucles ridicules & non portables & point de boucles de jarretieres, pourrais-tu m'en procurer une paire ? je n'ai pas un ſeul caleçon portable, fais m'en faire tout de ſuite ſix. Il me faut néceſſairement auſſi au moins une culotte noire.

M.

Ce Jeudi 7.

O ! ſublime Mirabeau ! puiſque l'occaſion s'en préſente, ſouffrez que je vous avertiſſe humblement d'un oubli. Les grands hommes ont la tête ſi remplie qu'ils ne ſauraient penſer à tout. Je ſuis ſûr que ſi vous aviez propoſé à la France l'agiotage des femmes en échange de celui des actions, cela auroit donné plus de poids à votre dénonciation ; car daignez calculer le dividende qui vous en eſt réſulté à Berlin.

Rappellez-vous que la Marquiſe de *Fleury* une fois en action ſur la place tendoit toujours

à la

à la baisse à mesure que vous vouliez la jouer *à la hausse*, vous mîtes bien en circulation tout le plâtre & les gazes nécessaires à la faire monter ; malgré toutes vos finesses & *l'estampillage* que vous lui imprimâtes, l'action vous demeura & le dividende fut un effet au porteur, qui vous enjoignit de décamper de Berlin le plus promptement possible.

Or d'après cette épreuve ; le meilleur moyen de couler bas les agioteurs de Paris seroit de les amener finement à l'échange d'actions que je vous propose, une fois que les femmes seraient en actions, on ne manquerait pas de s'appercevoir, qu'en ce jeu, le dividende est très-périlleux. Les joueurs à la baisse, que vous favorisez tant, feraient leur coup, & finalement l'agiotage disparaîtrait de Paris comme vous avez disparu de Berlin.

Filous de Paris ! approchez ; voici des recettes, que va vous fournir le Comte de Mirabeau.

Moyen de se défaire d'un domestique malade sans le payer.

La veille de votre départ, jouez cette scène : affectez une transe cruelle sur un oubli de papiers à *Bignon* ou autre part. Caressez votre domestique à qui vous devez 1400 liv., priez-le tendrement de vouloir bien monter sur un cheval, que vous ferez louer par lui-même, mandez-le, cherchez vos papiers à la hâte ; dès que le domestique est parti, décampez d'un autre côté ; la quittance sera faite.

MOYEN de voler une montre à ſon perruquier.

Quand votre perruquier vous peignera, ſaiſiſſez le moment où, en face de vous, il laiſſera pendre le cordon de ſa montre ſur vos mains; récriez-vous ſur ſon luxe. Tirez enſuite cette montre en jouant, extaſiez-vous en admirant la beauté du bijou, en flattant le goût du coëffeur; empruntez la montre, ſous le prétexte d'en achetter une pareille le même jour. Mettez ſubitement le bijou dans votre poche, ne le rendez plus; & vous aurez une montre.

MOYEN de voler une bague.

Profitez du moment ou votre ami (*l'auteur des trente-ſix Notes*), qui veut ſe défaire d'une Bague, en reçoit l'offre de cinquante louis; mettez empêchement à ce marché, en exaltant la bague, le goût du poſſeſſeur; en feignant de vous rapeller que Mr. tel ou tel en cherche une de grand prix, paſſez ſubitement la bague à votre doigt, avec promeſſe d'en rapporter cent louis; enjolivez l'eſcamotage de grands mots; ajoutez une décoction de flagorneries, coulez y quelques embraſſades; ſortez; vendez la bague, gardez l'argent: la choſe eſt faite.

MOYEN de voler un provincial.

LETTRE du Comte de Mirabeau.

Au nombre de mes auxiliaires tu peux compter un jeune avocat provincial qui n'a que 70 ou 80, 000 francs de bien; mais enfin c'eſt quatre-vingt milles francs; mais qui me cautionnera. A ce propos, je te dirai qu'il a paſſé à mon ordre des mandats de ſa belle-mère ſur un M. Macquéri adminiſtrateur de ſon habitation à la Martinique, l'un eſt échu, l'autre à échoir à Pâques il y en a pour 1000 (mille) écus, & j'en pourrais avoir pluſieurs autres; vois ſi tu pourrais tirer parti de cela pour le moment. Bon jour cher ami, que ton âme & ta tête ne s'endorment point.

Signé MIRABEAU, Fils.

8 Janvier 1784.

BILLET du Comte de Mirabeau.

Je t'envoye mon cher . . . . . les deux mandats sur Mr. Macquéri, qui te tiendront notes des vingt louis que tu as bien voulu me prêter avec l'infatigable générosité *d'un homme qui n'eſt riche que de ſes bienfaits*. Je t'embraſſe de tout mon cœur. J'en * *ai beaucoup* (aurai pluſieurs) d'autres ſi ceux-là réuſſiſſent.

M. F.

* L'italique effacé tout noir.

Ce Mercredi

MOYEN d'attraper quatre louis à un chevalier, la premiere fois qu'on le voit.

LETTRE du Comte de Mirabeau.

Je vous adreſſe mon cher Chevalier un petit paquet qui vous expliquera mieux mon voyage que les rumeurs abſurdes auxquelles il a donné lieu. Liſez-le avec intérêt, & parlez-en avec amitié !

Je vous prie, s'il eſt en votre pouvoir, de m'en envoyer une preuve, qui ne vous ſera pas long-tems à charge. Arriéré en tout ſens & ſur-tout par mon voyage, je reçois à l'inſtant un commandement de payer 70 liv. & je n'ai pas 70 ſ. vous êtes plus voiſin de moi que . . . . . faites-moi paſſer, je vous en prie quatre louis que lui ou moi vous rendrons demain ſans nulle faute. J'uſe avec vous d'une confiance que je ſerais bien honoré & flaté de trouver en vous. Adieu & aimez-moi.

Signé le Comte de Mirabeau, Fils.

4 Juin 1784.

MOYEN de paſſer le tems au Château d'If.

Séduiſez la femme dn Cantinier, brouillez-la avec ſon mari, gagnez le Chirurgien pour faire changer d'air à ce mari; pendant ſa maladie, eſſayez de faire noyer ce mari en offrant dix louis aux Mariniers. Quand il eſt parti,

continuez de coucher avec la femme, faites-la décamper; adressez-la à vos amis de la ville de GRASSE. Ayez soin d'empocher quatre mille francs que vous escamotez à la femme, qui les a escamoté au mari; faites réjouissance avec l'argent du Cantinier, ne lui laissez que SON PETIT ENFANT: s'il revient, tombez-lui sur le corps & battez-le bien, jusqu'à ce que les Invalides du Château vous empêchent de le tuer. Cela fait vous vous ferez bien amusé.

Voyez la lettre signée MOURET, Cantinier du Château d'If, du 11 Février 1775, au greffe du Parlement de Provence.

SECRET éprouvé pour aller au bal de l'opéra quand on manque de pain.

LETTRE du Comte de Mirbeau à l'auteur des trente-six notes.

Il peut m'être utile, & il m'est agréable, mon cher...., car je ne me fais pas meilleur que je ne suis, d'aller au bal masqué ce soir; mais masqué. Si j'eusse suivi en 1781, les chances que m'ouvrirent pendant l'hiver les bals d'opéra, j'aurois fait loi à qui m'écrase aujourd'hui : six francs de chauve-souris, six francs de billet, & à dire vrai, le billet de ma compagne de bal; c'est-à-dire dix-huit liv. ou un louis dérangent-ils assez tes finances pour que je n'y doive pas penser ? tout est dit & j'ajouterai en haussant les épaules : *belle fantaisie qui me passoit par la tête d'aller faire le bel esprit au bal, quand je suis assez bête pour n'avoir pas un sou dans ma poche* ! autrement j'irai & nous excuserai tous deux en disant : *c'est un billet mis à la loterie.*

Bon jour mon ami. M. F.

Ce Dimanche.

SECRET pour excroquer l'argenterie de l'auteur des trente-six Notes, en affectant les plus beaux sentiments du monde.

LETTRE du Comte de Mirabeau.

Mon ami, je ne veux point de *tes plats*, qui peuvent t'ôter ton crédit, déparer tes affaires & ta maison, &

déplaire à ta femme; mais tu me ſauveras le plus mortel embarras ſi par toute autre voie tu peux me procurer quelques louis le plutôt poſſible.

Bon jour mon cher M. F.

Ce Mardi

N. B. *L'argenterie fut miſe en gages.*

MOYEN efficace de faire appréhender ſa mère au corps, & de ſe vanger d'elle quand elle ne donne pas de l'argent.

Perſuadez à votre mère, preſſée d'un beſoin d'argent, que vous avez trouvé un prêteur. Faites-lui ſigner pour 5000 livres de lettres de change, à courte échéance, négociez-les & diſparaiſſez. Votre mère ſera empriſonnée à coup ſûr.

EXTRAIT d'une lettre cotée B. 3. du Comte de Mirabeau.

De Bruxelles le 16 Mai 1784.

Il me revient de Paris, des propos *lâchement* bas & perfides . . . . voilà des gentilleſſes de mère . . . . . *Donnez-lui encore cinquante louis lui diſoit magnifiquement l'Abbé; il eſt généreux M. l'Abbé, & ſon encore eſt plaiſant* . . . je voudrais qu'elle (ſa mère) ne tint pas des propos qui compromettent très-ſérieuſement Madame de Nérat, & qui peuvent très-aiſément me forcer à faire un MANIFESTE contre ma mère qui ne ſerait ni à ſa louange ni à celle de ſes ENTOURS . . . . . .

MOYEN infaillible de ſe jouer de tous les ſentimens, de ne pas faire grande dépenſe d'eſprit, de montrer la noirceur de ſon âme, & le ridicule de ſon orgueil, & d'exprimer dans une ſeule phraſe le comble de la perfidie & de la ſcélérateſſe.

LETTRE du Comte de Mirabeau à l'auteur des trente-six Notes, avec ratures.

A Lyon 4 Février 1784.

POURQUOI te plains-tu de moi, mon très-cher ? . . . . je t'ai écrit d'Auxerre le jour même de mon départ, & d'Autun le lendemain. Très-probablement les servantes de cabaret ont fait une ablution de ma lettre. Tu as reçu celle de Lyon, parce que je l'ai mise moi-même à la poste je suis parti parce que j'ai dû partir. Je ne te l'ai pas dit, parce que je n'ai pas dû te le dire, ce n'est point manque de confiance. Tu as trente titres plus forts les uns que les autres pour mériter la mienne ; c'est honneur ; & tu en conviendras. Au reste je comptais être absent dix jours & faire ressource ; je le ferai un mois & je réussirai. L'ami qui me tire de l'embarras où je suis, & qui ne pouvoit que devenir plus cruel par mon voyage, dès que mon voyage ne serait pas fructueux, est tombé sérieusement malade ; & je me suis vu au moment de réunir à une perte très-sensible, celle d'un secours très-indispensable ; il est hors de danger, mais je me vois forcé de lui consacrer quelques jours encore, parce qu'enfin c'est bien le moins de faire les affaires de celui

LETTRE du Comte de Mirabeau à Madame sa *mère*, sans ratures.

A Lyon 4 Février 1784.

VOUS m'écrivez une lettre froide & même dure ma très-chere maman, & je ne la mérite nullement. Je vous ai écrit d'Auxerre le jour même de mon départ, & d'Autun le lendemain. Vous avez reçu celle de Lyon, parce que je l'ai mise moi-même à la poste. Je suis parti parce que j'ai dû partir ; je ne vous l'ai pas dit ; parce que je n'ai pas dû vous le dire. Ce n'est point manque de confiance ; c'est honneur ; & vous en conviendrez. Quant au reproche de ne pas reconnaître votre tendresse, il afflige mon cœur ; mais il ne saurait le blesser. Il est trop gratuit, & trop injuste. Au reste je comptais être absent dix jours & faire ressource ; je le ferai un mois & je réussirai. L'ami qui me tire de l'embarras où je suis & qui ne pourrait que devenir plus cruel ponr mon voyage, dès que mon voyage ne serait pas fructueux, est tombé sérieusement malade, & je me suis vu au moment de réunir à une perte très-sensible celle d'un secours très-indispensable. Il est hors de danger ; mais je me vois forcé de lui consacrer quelques jours encore,

qui se met en quatre pour faire les nôtres, & de soigner sa convalescence.

Je t'écrivais d'Auxerre de prendre mes chevaux & de renvoyer mon cocher. Si tu n'as pas reçu ma lettre, comment du moins ne t'es-tu pas cru assez maître chez moi pour l'ordonnner, sur-tout toi alimentant ces animaux à qui j'ai de l'argent & la belle . . . . . pouvant en avoir besoin?

Je crois & je vois que mon départ a dû faire une grande sensation. *On m'a dit à la Bastille; BASTA GOSI. Mon père en rit, dit-on, encore; je doute qu'il rie du retour.*

Ma mère me boude; mais elle m'a fait les plus beaux éloges du monde de toi. PUISSIONS-NOUS NE PAS NOUS REPENTIR TOUS DEUX DE TA FACILITÉ. Au reste fais lui ma cour, cela est capital. Bon jour cher ami. Mets toi bien dans la tête que je vivrai & mourrai le plus affidé des tiens.

MIRABEAU, Fils.

par ce qu'enfin c'est bienle moins de faire les affaires de celui qui se met en quatre pour faire les nôtres & de soigner sa convalescence.

Je crois & je vois que mon départ a pu faire une grande sensation. *On m'a dit à la Bastille: patience; mon père en rit dit-on encore, je doute qu'il rie du retour. Je supplie le bon Abbé qui, lui ne me grondera point parcequ'il ne s'abandonne pas à un premier mouvement de voir v. . . . & de savoir si le rapport pour l'interdiction est clos, parce qu'aussi-tôt arrivé je veux faire danser ceux qui s'égayent de mon voyage.*

Non-seulement . . . . . ne m'envoie point d'argent; mais il me mande qu'il ne peut pas m'en envoyer. Cela m'obligera de prolonger de quelques jours mon voyage, parce que ce n'est qu'à un terme préfixe que je puis avoir la somme sur laquelle je compte. Mais enfin je la rapporterai; & j'espere que vos affaires prendront une fin. Je vous supplie de croire que vous me trouverez toujours prêt à y sacrifier mes propres intérêts, & qu'une caresse de vous ou un mot tendre me tiendront plus à cœur toute ma vie que les spéculations les plus séduisantes pour tout autre. Agréez l'hommage de mon très tendre respect; & permettez que mon Abbé trouve ici celui de ma tendre, inviolable & éternelle amitié. M. F.

Ce ſerait anticiper ſur les faits d'un réſumé curieux, que d'expoſer ici tout ce que je pourrais dire. Il me ſuffit d'annoncer & d'affirmer ſeulement que dans le nombre, preſque inextricable, de piéces juſtificatives & décidement probantes qui ſeront contenues dans la vie du Comte de Mirabeau; il ne ſe trouve pas, même dans ce qui eſt écrit par lui, une phraſe, une ligne, un mot, une lettre, une virgule, qui ſoient en ſa faveur. Tout, décidément tout, prouve contre lui.

L'homme corrompu ne ſaurait montrer du mépris à perſonne qu'on ne le lui rende avec uſure.

Comte de Mirabeau. *Dénonc... de l'Ag.* pag. 14.